

drait sur la terre paternelle et redeviendrait, comme lui, un simple habitant. Vains espoirs !

Ce qui devait arriver arriva.

Un jour, le malheureux père apprit que son fils avait quitté l'école et s'était en allé à Montréal où il voulait, avait-il dit, faire sa vie comme tant d'autres. Le coup fut rude pour Césaire Gauthier, qui, ce jour-là, prostré dans la grande cuisine de la ferme, pleura de ces larmes d'hommes qui font mal et qui rongent la face comme un acide.

Mais il n'était pas au bout de ses malheurs. Peu après, il apprit que Claude, depuis qu'il était à Montréal, traînait d'usine en usine pour gagner un maigre salaire qu'il dépensait aussitôt en folies. Puis, il s'était amouraché d'une femme rencontrée au hasard de la rue ; et pour cette femme, cette "seineuse", Claude avait tout sacrifié, son père, sa mère, "sa" terre, celle qui devait lui revenir un jour, la terre de l'arrière-grand-père, du grand-père, du père. C'était fini de Claude.

Deux ans se passèrent. Puis, pour Claude, ce fut l'histoire banale, lamentable, des dévoyés de son espèce : la trahison de la femme, la rupture, le désespoir... et la rue toujours ; et les usines où le travail manque, et l'argent nécessaire pour payer le loyer de la chambre, et le pain même...

Désespéré, deux fois Claude écrivit à son père pour tenter un raccommodement. Il ne reçut pas de réponse. Un abîme s'était creusé entre ses parents et lui.

Césaire Gauthier demeura ferme comme un pic de sa paroisse. Il ne voulut rien entendre et à sa femme résignée, pantelante, il disait souvent : "Nous n'avons plus de garçon..."

Mais son cœur saignait quand même. Il s'en allait, souvent, pleurer dans ses étables en caressant ses bêtes. Ces dernières semblaient comprendre la douleur de leur vieux maître.

Et, dans cette atmosphère sourde d'où s'échappaient de chaudes odeurs de litières de paille fraîche et où l'on n'entendait que le mouvement rythmé de solides mâchoires qui remuaient et le bruit mât des chaînes des licols aux nœuds luisants des mangeoires, le père Césaire Gauthier goûtait quelques instants de bonheur relatif...

La mère, elle, déclinait, déclinait. Le cœur avait déjà bu tout le sang des veines ; elle était devenue vieille bien avant le temps. Comme elle eut pardonné, elle. Et le fils serait revenu déjà. L'été, de sa galerie où elle passait de longues heures, elle contemplait le fleuve d'un point à l'autre de l'île aux Coudres et, chaque fois qu'elle apercevait à l'extrémité sud de l'île la fumée d'un bateau venant de Québec, elle pensait au fils qui pourrait bien revenir. Mais la journée finissait, morne, désolante, silencieuse, entre elle et son vieux, morose, renfermé... Et Claude était toujours perdu.

On était en 1915. La guerre alors ravageait, depuis plusieurs mois, la vieille Europe, mettant la France et l'Angleterre en péril. L'on enrôlait des soldats canadiens. Chaque jour l'on pressait l'appel pour de nouveaux volontaires. L'on parlait même de conscription. L'Europe méditerranéenne était en grand danger, menacée d'être envahie par la barbarie des bois. Du Canada, des troupes partaient, nombreuses, pleines d'enthousiasme, volant au secours des deux mères-patries qui demandaient de l'aide à la jeune Amérique. Un jour, à la fin de l'hiver, Césaire Gauthier apprit, par un de ses amis de la paroisse revenu d'un voyage à Montréal, que son fils avait pris un engagement dans un régiment de la métropole en entraînement à Valcartier et qui devait partir pendant l'été.

Claude Gauthier s'était, en effet, engagé et, durant l'été qui suivit, il partit sans avoir revu la ferme dont son cœur était hanté...

Deux ans, Claude Gauthier resta au front où il se battit en brave dans les rangs de son régiment, puis dans ceux du 22^{ième} Bataillon où il fut transféré et qui s'immortalisait. Il vit Festubert, Courcellette, Vimy, où il fut blessé. A Courcellette il fut fait sergent sur le champ de bataille. Tout cela on l'apprit chez Césaire Gauthier au hasard des nouvelles que contenaient des lettres écrites à leurs parents par des compagnons du sergent Gauthier, lettres publiées pour la plupart dans des journaux que lisaient avec avidité Césaire et sa femme. Instinctivement Césaire Gauthier se sentait fier d'avoir un fils là-bas, parmi tous ces braves, des exploits desquels les gazettes étaient remplies. Il ne le laissait pas voir, mais sa rancune tombait. Il se prenait à penser avec moins d'amertume à ce fils objet de tant d'espoirs d'abord, après de tant de désillusions. Mais on avait un cœur et le temps est si bon guérisseur des blessures du cœur...

Un soir brumeux de prime automne, au moment où Césaire Gauthier et sa femme se préparaient à prendre le repas de la fin d'une rude journée de labour, ils avaient vu soudain entrer le curé du village, l'air soucieux, et, instinctivement, ils avaient compris :

"Claude ?" ...interrogea timidement la mère.

Le père, lui, n'articula pas un mot.

Le prêtre fit signe de la tête qu'en effet il s'agissait de Claude. Il arrivait de Québec, et il avait vu sur la dernière liste des soldats morts publiée sur les bulletins des journaux de la capitale, le nom de Claude Gauthier. Il n'y avait pas d'erreur, c'était bien le fils de Césaire Gauthier. On lisait : "Soldat Claude Gauthier, tué d'un éclat d'obus à Chérisy."

Soldat... Sergent... Bah ! la différence d'un galon.

Après quelques paroles de consolation, le ministre de Dieu était parti sur la route boueuse qui montait à l'église.